

Carlagne, Yophie, Almazar et le voyageur

Antonine Maillet, *Chronique d'une sorcière de vent*, Montréal, Leméac, 1999, 288 p., 29,95 \$.

Alain Gagnon, *Almazar dans la cité*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1999, 188 p., 18,95 \$

Pierre-Esprit Radisson, *Les aventures extraordinaires d'un coureur des bois*, Québec, Nota bene, 1999, 374 p., 23,95 \$.

André Brochu

Number 99, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37513ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (2000). Review of [Carlagne, Yophie, Almazar et le voyageur / Antonine Maillet, *Chronique d'une sorcière de vent*, Montréal, Leméac, 1999, 288 p., 29,95 \$. / Alain Gagnon, *Almazar dans la cité*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1999, 188 p., 18,95 \$ / Pierre-Esprit Radisson, *Les aventures extraordinaires d'un coureur des bois*, Québec, Nota bene, 1999, 374 p., 23,95 \$.] *Lettres québécoises*, (99), 17–18.

Antonine Maillet, *Chronique d'une sorcière de vent*, Montréal, Leméac, 1999, 288 p., 29,95 \$.

Alain Gagnon, *Almazar dans la cité*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1999, 188 p., 18,95 \$.

Pierre-Esprit Radisson, *Les aventures extraordinaires d'un coureur des bois*, Québec, Nota bene, 1999, 374 p., 23,95 \$.

Carlagne, Yophie, Almazar et le voyageur

Le roman vient de l'épopée et il s'y ressource constamment, même à notre époque qui, pourtant, a mis à mal les grands récits et congédié la transcendance.

ROMAN
André Brochu

... **O**R, QUI DIT ÉPOPÉE DIT HUMANITÉ MYTHIQUE. Antonine Maillet pratique le mythe avec aisance et sincérité, alors qu'Alain Gagnon s'en sert ludiquement — et le dessert. Pierre-Esprit Radisson, lui, marchait fier dans le temps des Sauvages, grandeur surnature.

Le mythe fondateur

On aurait tort de penser : encore un roman d'Antonine Maillet — et d'attendre le suivant qui paraîtra sans doute l'an prochain avec, une fois de plus, ses trois cents pages bien remplies. On aurait grandement tort, surtout si l'on a pris déjà quelques distances à l'égard d'une production aussi abondante. Car *Chronique d'une sorcière de vent* est un livre magnifique, où l'auteure sans doute nous revient semblable à elle-même, et pourtant nous étonne, nous séduit, nous donne l'impression de n'avoir jamais eu à ce point la maîtrise de ses moyens, qui sont fort considérables.

Une sorcière de vent, c'est un cyclone, donc un phénomène atmosphérique ; et c'est aussi Carlagne, la femme altière, reine par la beauté et l'ascendant, reine et roi puisqu'elle est quelque peu androgyne — ne porte-t-elle pas un prénom dérivé de *Charlemagne* ? Son côté mâle la fait aimer passionnément de Marijoli, une autre des beautés du village. Voilà qui étonnera peut-être les sensibilités pudibondes, mais non celle de sœur Domrémy qui raconte à l'auteure (laquelle est également la narratrice principale) la grande et belle histoire de Carlagne et de Yophie.

Qui est Yophie ? Carlagne est certes une femme hors du commun, mais Yophie (Théophile) n'est pas en reste, lui qu'on décrit comme un démon au charme ténébreux, sorte de géant et d'être asocial que tout le monde craint, et qui est capable toutefois d'une passion aussi profonde, aussi intense que celle dont Carlagne brûle pour lui. Carlagne et Yophie sont un de ces couples mythiques autour desquels s'élabore l'imaginaire d'une collectivité. Ils rappellent Tristan et Yseult, Héloïse et Abélard ou, pourquoi pas, Adam et Ève, éternelles figures de l'Homme et de la Femme. Carlagne et Yophie sont au cœur spatial et temporel de cette Acadie qu'Antonine Maillet s'attache à recréer — et à créer tout

court — par l'écriture, et ces figures, de manière significative et grâce à la très grande intelligence de l'auteure, ont quelque chose d'opaque, d'indéfinissable, d'irréductible à la moyenne humanité, aux vertus courantes de bonté, de générosité, de sagesse. Un démon, donc, et une sorcière, en tout cas une sorcière de vent, un cyclone qui ne fixera vraiment sa destinée qu'emportée « par les constellations, jusqu'à l'astre le plus haut, celui qui l'avait mise au monde au sortir de la Genèse » (p. 261).

Entre ce couple royal, divin et démoniaque à la fois, et le lecteur s'interpose tout un dispositif de narration qui fait appel d'abord à la romancière, nommément présente et s'adressant à un premier destinataire, Radi, c'est-à-dire l'enfant qu'elle a été et qui l'interpelle sans cesse —, puis à une chroniqueuse hors pair, sœur Domrémy, qui étirera tant qu'elle peut l'histoire, par souci de bien raconter mais aussi d'inscrire le récit dans la durée, une durée qui se mesure en mois comme l'histoire se mesure en années. Conter, c'est vivre. Et la bonne religieuse, qui a 85 ans, peut compter sur d'occasionnelles assistantes qui fournissent d'indispensables renseignements. L'art du conte, et sa poétique même, sont poussés aussi loin qu'ils peuvent l'être¹, et la référence à Jung, à la « mémoire inconsciente et collective » (p. 256), vient étayer ce prodigieux exercice de narration, où l'histoire du présent récit fait équilibre au récit de l'histoire de jadis.

Ce qui se profile dans tout cela, c'est non pas la simple recherche du passé, d'un temps où l'Acadie coïncidait avec elle-même dans un sublime effort de ralliement après la criminelle dispersion que le Canada n'a pas encore expiée, mais c'est l'affirmation d'une épopée persistante à travers les âges, celle qui inscrit l'amour au faite des aspirations



Antonine Maillet

humaines, et qui conçoit cet amour comme débordant les bienséances et les mesquineries. Un amour qui corrige, par sa charge de vérité brute, la fadaise américaine d'Évangéline et de Gabriel.

Dans ce livre, Antonine Maillet montre qu'elle peut fort bien mettre au second plan le pittoresque (linguistique, notamment) pour viser directement l'humain, le plus-qu'humain. Et dire l'Acadie à travers les âges et les peuples.

Le mythe livresque

La dimension épique, dans le roman d'Antonine Maillet, tient à l'existence d'un lien entre les hommes et les femmes du présent et le couple mythique qui hante la mémoire collective. Un lien semblable se dessine entre Almazar Trudeau et don Quichotte, dans le dernier roman d'Alain Gagnon, tout comme il existait entre l'ingénieux hidalgo et les modèles qu'il trouvait dans les romans de chevalerie. Le passé devient l'espace idéal par rapport auquel se définit le présent. Toutefois, l'épopée initiale est « dégradée » en comédie, ce qui donne naissance au roman picaresque, plein d'aventures et de rebondissements.

Si don Quichotte est bien l'avatar caricatural (et grandiose) d'Amadis de Gaule, Almazar est plutôt la caricature d'une caricature et on n'y retrouve guère ce qui faisait le sens, à la fois comique et tragique, du chef-d'œuvre de Cervantès. Almazar est certes fou de *Don Quichotte*, dont il possède toutes les éditions et toutes les traductions, il s'identifie à cet idéaliste qui incarne la noblesse humaine et ses valeurs, mais il est en même temps, sans trop s'en rendre compte, un être bas, vil, cynique, qui vit de prêts usuraires et n'hésite pas à faire casser bras et jambes aux mauvais débiteurs. Ce contraste entre l'idéal du moi et le moi réel, entre l'âge d'or dont on a la nostalgie et l'âge de fer dont on s'accommode des rigueurs, serait une source de comique s'il était exploité un tant soit peu, investi dans une intrigue présentant quelque consistance. Ce n'est malheureusement pas le cas. Sans doute, l'esthétique picaresque autorise-t-elle les développements échevelés, les bifurcations brusques, le déploiement d'une fantaisie débridée. Encore faut-il que le récit mène quelque part. Les aventures du père et du frère d'Almazar se substituent trop facilement aux siennes propres, et ses amours se succèdent sans avoir eu le temps de prendre forme. À la fin, le personnage qui assumait jusque-là la narration est remplacé par le romancier Alain Gagnon (qui, de personnage qu'il était, devient narrateur tout en étant, bien sûr, l'au-

teur), ce qui prouve que la modernité, avec ses jeux de miroir, peut s'installer partout. Almazar n'avait qu'une référence, Cervantès, mais Gagnon en a d'innombrables, comme le prouvaient déjà les épigraphes facétieuses. Le roman finit par couler sous ses intentions de détail, qui masquent bien mal l'absence de nécessité d'ensemble.

C'est dommage, car Alain Gagnon sait écrire ; plusieurs passages sont de belle venue. Encore faut-il écrire *quelque chose*. La déconstruction ne suffit pas, ou doit être un travail rigoureux, et non la simple promotion de l'arbitraire.

Le mythe fait homme

Les jointures écrasées, les tibias cassés des mauvais payeurs d'Almazar sont peu de chose auprès des sévices infligés aux prisonniers des Iroquois, dans le récit de Pierre-Esprit Radisson qui habite pleinement, lui, le temps premier et vit l'épopée au jour le jour.

Le plus fameux de nos coureurs des bois qui, né en France vers 1636, vécut à partir de 1650 dans un Nouveau Monde qui comptait à peine quelques milliers de colons français, a laissé des récits de ses « voyages », les uns en anglais, les autres dans sa langue maternelle. Ils ne furent publiés (en anglais) qu'en 1885, et l'édition qu'en procure Berthe Fouchier-Axelsen chez Nota bene est la première en français.

L'extraordinaire valeur ethnologique et historique de ces textes, qui supportent la comparaison avec les meilleures *Relations* des Jésuites², ne fait nullement pâlir la vivacité d'un récit enlevé, écrit (ou dicté) par celui même qui a subi les tribulations racontées et qui, libre de toute idéologie, notamment religieuse, se montre constamment capable de s'adapter aux situations les plus étonnantes. Le langage ne fait qu'un avec l'action, et le livre procure au lecteur d'aujourd'hui des morceaux étrangers à notre coutumière rectitude politique, tel le suivant :

Nous fûmes forcés de ramasser le crottin de cerf pour le faire bouillir avec la viande, ce qui rendit tout très amer. Mais les bons estomacs font les bonnes saveurs. La faim nous força de tuer nos prisonniers, qui étaient une charge en mangeant notre nourriture, par manque de quoi nous avons mangé la chair [des prisonniers]. (p. 70)

Capturé par les Iroquois puis adopté par eux, Radisson, alors âgé de 14 ans, ne fait pas la fine bouche et, par nécessité, devient cannibale comme les autres, sans se poser de questions. Mais justement, il nous en pose à nous, qui sommes installés dans notre confort intellectuel et moral.

Un très beau livre de lecture, qui modernise l'écriture tout en lui laissant son odeur de grands bois.

1. Beaucoup plus loin encore que dans *Les commettants de Caridad*, d'Yves Thériault, qui étaient un bon exemple du genre.
2. On se reportera aux passionnantes éditions critiques de Guy Lafèche : *Le missionnaire, l'apostat et le sorcier* (relation de 1634 de Paul Lejeune), Presses de l'Université de Montréal, 1973 ; et surtout, *Les saints martyrs canadiens*, 5 tomes, Éditions du Singulier, de 1988 à 1995.




IMPRIMERIE
QUEBECOR
L'ÉCLAIREUR

(514) 856-7848
(418) 839-7561

C'est à l'œuvre
que vous reconnaîtrez
l'imprimeur